

Jean-Michel GUYOT

Le semeur de mots

Aussi bien, quand tu cherches tes mots, ce sont les mots qui se cherchent en toi, et ta fatigue, bel et bien impuissante à contrecarrer cette sorte d'approche du dessaisissement qui t'attire à elle, entraîne ta pensée vers ce que tu n'es pas, vers ce quoi, pourtant, et de toutes tes forces, tu inclines, pour ainsi dire ta déclinaison du monde, ta variable d'intensité au sein de l'indifférence à peu près générale.

Le moment de l'étrangeté commence quand les mots hérités deviennent étrangers, quand ta pensée peine à les faire émerger pour la dire, elle, la pensée souveraine qui t'affronte à l'étrangeté.

Tu cherches alors des mots pour dire tes mots, c'est-à-dire précisément les mots qui fuient devant ta pensée qui se dérobe au moment, où, impuissante à trouver ses mots, elle se met à pâlir.

Tes mots et ta pensée, placés sous le double signe de l'impuissance et de la fatigue, alors ne font qu'un, mais séparés dans les mots qui te viennent.

Passagère, la fatigue l'est assurément, mais ton impuissance à trouver les mots qui se cherchent en toi redouble ta fatigue qui exténue ton impuissance, jusqu'à produire ce renversement saisissant entre tous : malgré la peine, malgré la fatigue, l'impuissance est impuissante à arrêter *la prise de parole voyageuse*.

L'impuissance induite par ta fatigue rejoint alors ta foncière incapacité, tienne toute entière, d'épuiser l'approche du dessaisissement qui se dérobe à ta prise. Tu t'en éloignes alors, c'est encore la plus sûre manière de ne pas te dérober à l'approche qui se dérobe à toi.

La présence, voilà donc l'énigme qu'interroge le présent qui se dérobe, incessamment. Le fin mot qui n'en finit pas.

L'approche ne prévient jamais, mais elle s'annonce doucement dans une mélodie obsédante qui donne le la d'une réflexion qui se déploie joyeusement, pour peu que ta fatigue s'éloigne dans ta vigueur retrouvée.

Il y a place, au-delà de ta fatigue, pour une vigueur renouvelée qui s'appuie sur ta fatigue naissante pour mieux, contre elle, tout contre elle, la contester indéfiniment.

Conjuguant leurs forces, impuissance et incapacité passagères deviennent matière de langage en puissance qui trouvera quelque jour à se réaliser dans l'espace raréfié d'un texte haut en couleurs où domineront discrètement le céladon et le parme, ces deux couleurs à mi-chemin du sacré et du profane.

La fatigue de tes mots, ainsi, n'est, au pire, au moment où tu la subis, que l'envers pur et simple de ta fatigue quand les mots te lâchent, sorte de revers infligé au langage à travers toi.

Autant dire que la fatigue n'est qu'une déclinaison de la force qui demeure dans le système langagier que tu animes partiellement et qui t'anime tout entier.

Même fatigué, tu écris, tout simplement, et tu sais que cette fatigue nuance ta pensée, l'infléchit vers des rivages qu'en d'autres circonstances elle ne désire pas aborder, quand, piaffant d'impatience au moment où les mots lèvent comme les blés, dans l'aurore gracieuse des syllabes heureuses qui s'ébrouent dans ton esprit ouvert, tu respirez à pleins poumons l'air de la chance qui te sourit.

L'emblavure a eu lieu, et tu as laissé ta terre se reposer. Que ton esprit travaille ou se repose, il reste que les mots semés dans ton esprit, tôt ou tard, lèvent.

Ton esprit au travail qui peine à avancer à cause de ta fatigue, mais qui avance tout de même et ton esprit en pleine vigueur qui consent à se reposer pour mieux se poser le moment venu, voilà le chiasme qui structure ton existence et qui te donne du bonheur en insufflant de la vigueur renouvelée à ta vie déjà ancienne.

Tu t'emploies toujours, même dans ton sommeil, à combattre le désespoir en niant vigoureusement, par tes rêves et tes écrits, qu'il existe un état idéal où tes forces se déploieraient sans effort aucun.

La vigueur est à ce prix : elle ne s'éprouve et ne se prouve que dans les efforts consentis.

Si tu laissais les choses aller leur cours, tu tomberais mollement avec elles, tu serais cette nuée de plumes d'oie qui atterrit sur un sol enneigé.

Silence alentour, silence de mort.

Manque à cette image-paysage le corbeau solitaire que tu aimes, juché sur la plus haute branche de ton arbre favori, ce fier mirabellier.

Celui-là, en compagnie de son corbeau, te rappelle à l'ordre de l'hiver, étant à lui tout seul promesse de printemps et d'été dans sa constance roide et son courage ailé.

Pas question alors d'épouser la courbe du déclin : c'est à la fatigue de s'éloigner, elle et ses suggestions désastreuses.

Je n'ai pas le cœur, à vrai dire, à suivre le sillage de cette sorte de fatigue qui m'empêche de réfléchir tout à ma guise. J'ai à cœur d'être au cœur de ce qui dévaste le cœur qui se refuse à suivre le facile sillage.

Sans être la voie royale qui résume toutes les autres, la voie du sillage éblouissant ne manque pas de charme, car toujours au bord d'elle-même, peinant vaillamment à plonger définitivement dans l'impuissance qui la guette au détour des phrases écumantes.

Charme vénéneux, à n'en pas douter, qui promet le déclin, alors que seule la chute emporte vraiment : tomber dans l'immensité verbale, c'est planer au-dessous des possibilités que l'on désire atteindre d'un coup d'aile, la chute étant non pas l'envers du vertige ascensionnel, mais

sa déclinaison malheureuse faute de mieux, faute du coup d'aile serein qui s'enlève sur fond d'indifférence, et quelle plus belle image de l'indifférence que le ciel céruléen ?

C'est l'entropie *pensée, fatigue, langage* que ta pensée conteste, en empêchant la circulation de son poison dans le corps du texte vigoureux, même quand il est exténué. Les équivalences faciles, les équations douteuses s'éloignent au moins pour un temps : tu te persuades qu'une chimie est à l'œuvre dans ton cerveau, que ton cerveau, c'est ton esprit tout entier qui se regarde penser.

Tu inventes de nouvelles inconnues, tu les disperses, tu les redistribues en jetant les mots choisis au hasard, par pur caprice, pour leur beauté dolente ou insolente.

Tu mesures ainsi l'écart qui te sépare de ta fougue initiale, tu sens vibrer au cœur de ta pensée, mais pour ainsi dire à côté de toi, presque à tes côtés, une inclination étrangère, une pensée soufflée qui t'anime tout entier dans ce rejet de la pensée facile, rejet qui brouille les pistes qu'initialement tu pensais suivre, au point que, quittant provisoirement la forêt que tu affectionnes entre tous les êtres, tu te retrouves arrivé à bon port, là, dans la rade profonde de minuit, et tu peux enfin, là aussi, et plus que jamais, déployer les toiles et les voiles de ton Dit qui claquent au vent marin.

Un voyage au long cours ne commence pas. La forêt, à nouveau, s'anime. Deux paysages, ainsi, flottent dans ton esprit, qui ne coïncident jamais. L'un amène l'autre, et c'est toujours l'autre qui donne vie à l'autre.

Ceux qui te lisent apprennent incidemment ce qu'il en coûte de vouloir affronter l'énigme sans partage qui joue à cache-cache avec toi, alors qu'il convient avant toute chose de se laisser porter par *le vent de l'éventuel*.

Tous tes coups portent à faux. Le mot juste n'existe pas. Ce n'est pas un malheur.

Et c'est de cette dynamique solaire qui brille en avant de toi, toujours en avance sur ce qui n'est pas toi, ne te faisant pas exactement face, mais s'attardant assez dans tes parages pour que tu lui rendes son salut amical, que naît le texte qui t'est consubstantiel.

A certaines heures, tu ressens vivement que tu n'es que le comburant d'un embrasement qui en passe par toi, mais aussitôt tu te ressaisis et tu te gausse de cette impertinence encline à épouser ta trop facile insolence, si tu les laissais faire toutes deux.

Les laisser faire reviendrait à te laisser faire par ce qui, n'étant ni tout à fait toi ni exactement une puissance étrangère, mais le carrefour de deux voies appelées à se disjoindre, appelle la contestation sans répit.

Cette contestation solaire anime ton ciel. Son vide ne se remplit pas d'elle, mais se creuse encore et encore jusqu'à produire une plénitude de sens qui éclate dans ton ciel retrouvé.

La flamme est pour toi, mais c'est ta cendre qui fertilise les terres ingrates de l'être en commun qui se rappelle à ton bon souvenir, et qui deviennent tiennes au moment où tu consens à dire *ton* mot, quand tu traces les signes de reconnaissance tangibles de ta présence dans la terre jamais aride, jamais pauvre, mais vierge, de l'amitié en marche ouverte sur l'étonnement jamais démenti d'être l'un pour l'autre cette source d'étonnement renouvelé qui

ne cesse de creuser ensemble la possibilité d'exister pour le meilleur, par-delà la peine des jours mornes, en dépit de la séparation inexorable.

On n'écrit pas pour s'exonérer de l'existence, mais pour faire face, dans un détour qui confine au détournement.

C'est comme détourner les eaux d'un fleuve impétueux, pour, ailleurs, mais ici même, au cœur de ce qu'il y a à dire et à penser *ensemble*, irriguer les plaines arides de l'être en commun.

Ta cendre les fertilise et le fleuve existence les irrigue, à défaut de les féconder, car la fécondité n'est que pour toi, dans le geste sûr du semeur de mots que tu es dans tes meilleurs moments.

Jean-Michel Guyot
21 mars 2011